

## PÉTAIN MINISTRE

>>> *Suite de la page 9*

sation des mesures de redressement entreprises par Pétain. Ces mesures concernent aussi l'arrivée des «classes creuses».

Réduites de quelque 50 % par suite de la dénatalité des années de guerre, ces classes fourniront à partir de 1936 des contingents de 130 000 hommes seulement. Pour combler le déficit, le pouvoir s'était fondé sur l'expédient de «l'étalement» (ponctions sur les contingents antérieurs à la crise, reportées sur les contingents déficitaires). Pour Pétain, il faut comparer les effectifs réels aux besoins de la sécurité. L'étude conduit à la nécessité d'un supplément de 45 000 hommes, solution qui remet en cause «l'étalement» et les économies, et suscite une vive opposition. Le maréchal Pétain qui s'en était déjà expliqué, justifiait le 3 juillet devant la commission de l'Armée le maintien sous les drapeaux de l'effectif de 230 000 hommes prévu par la loi. Il signe l'arrêté du 6 juillet 1934 qui fixe à huit mois de la classe 1933, la fraction du contingent à incorporer en octobre 1934. Après la chute inopinée du ministère, dans un article sur la sécurité, Pétain récuse tous les expédients et conclut à la nécessité du service de deux ans (26).

### Pour une aviation puissante de bombardement et de chasse

L'aviation est, depuis la guerre, une préoccupation du maréchal Pétain. En 1932, il choisit, non la poursuite de la fortification de l'Est vers le Nord, mais la constitution d'urgence d'une aviation puissante et indépendante. Il jetait ainsi la base d'une nouvelle stratégie qui subordonne la fortification à une «force de frappe aérienne». En février 1934, il intervient auprès de Doumergue pour le vote de la loi sur la D.A.T. (Défense Aérienne du Territoire) qui prévoit une solide force de bombardement et des escadres de chasse de nuit. Il est cosignataire de la loi sur l'organisation de l'armée de l'Air, débattue en juin, dont la doctrine d'emploi est conforme à ses propres recommandations. Il signe encore le décret d'une 5<sup>e</sup> Région aérienne en Afrique du Nord.

### IV. CONCLUSION

Nommé ministre de la Guerre pour cause de crise ministérielle en février 1934, et évincé du ministère pour la même raison en novembre 1934, le maréchal Pétain pouvait écrire : «[...] Je n'ai pas pardonné au Président de la République d'être resté impassible et pour ainsi dire inerte en présence de la nouvelle (démission) que vous lui apportiez [...]» (Lettre numéro 7 à Doumergue). Il stigmatisait ainsi le «manège

parlementaire» qui mettait fin au projet de révision de la Constitution de Doumergue et à son propre projet de reconstitution de la force de sauvegarde du pays.

Malgré une politique longtemps nourrie d'illusion pacifiste et du mythe de la Sécurité collective, malgré la brièveté du ministère, malgré le poids des services et des processus administratifs qui font obstacle au réalisme de ses visées stratégiques, l'action du maréchal Pétain paraît largement positive. Il dote la France des premiers moyens nécessaires à son indépendance face au danger du réarmement de l'Allemagne.

Ainsi, deux programmes d'armement visent à doter l'armée de grandes unités mobiles (chars et motorisation) et à développer l'aviation. Une politique des «effectifs» (engagements, corps de spécialistes...) valorisés par l'instruction des réserves, vise à assurer la valeur des combattants pour la guerre moderne. Et Pétain, soucieux de ne pas laisser la France isolée dans un conflit aléatoire avec l'Allemagne, intervient avec succès dans le renouvellement des accords militaires (Pologne) ou le renversement d'alliance compromise (Italie). Il relance la préparation militaire, en appelle à une véritable «éducation nationale» et à l'union nationale... La démission du ministère le 8 novembre 1934, n'a pas sonné pour Pétain la fin de sa mission. Jusqu'à la fin de 1936, il se prononce encore sur les efforts nécessaires à la sauvegarde de la Nation.

— «Il faut admettre que la guerre moderne entraînant dans la lutte toute la Nation, faisant participer la population entière aux angoisses et au danger, exige de tous, hommes, femmes, enfants, autant que des combattants, une forte préparation morale [...]». (Discours du 3 décembre 1934 sur l'éducation nationale)

— «[...] Après avoir gagné la guerre, la France est sur le point de perdre la paix [...]. Nous avons le devoir de développer au maximum nos forces militaires, terrestres, maritimes et aériennes. La force assure l'indépendance, attire les alliances et maintient l'amitié [...]». (Discours du 21 juin 1936 pour le vingtième anniversaire de Verdun).

Ces extraits achèvent de montrer l'évolution continue et prémonitrice de la pensée du maréchal Pétain. Mais, qui du monde politique a retenu ses avertissements et agi pour éviter à la France, six ans plus tard, les risques : «de confusion et d'incertitude dans l'Etat, de désordre dans l'Armée, d'affolement dans la masse [...] ?».

**Jean Perrier-Cornet**

(26) «La Sécurité de la France au cours des années creuses», *Revue des deux Mondes* du 15 février 1935.



«Le Pèlerin», dimanche 19 mars 1916.

Le nom du vaillant et habile général qui tient tête à la ruée allemande contre Verdun est aujourd'hui sur toutes les lèvres. Simple colonel au moment où la guerre a éclaté, il s'est révélé comme un chef hors de pair et a franchi, en dix-neuf mois, tous les stades qui le séparaient du poste de commandant d'armée.

Henri-Philippe Pétain est né le 24 avril 1856, à Cauchy-à-la-Tour, dans le Pas-de-Calais. Il est donc sur le point de doubler la soixantaine. Sa carrière militaire a été peu facile. Ce n'est pas, en effet, un sort bien brillant pour un lauréat de l'École de guerre (promotion 1888-1890), pour un professeur de tactique de notre Académie militaire (1908-1910), de ne décrocher le grade de colonel qu'à cinquante-cinq ans. On dit qu'il fut une des victimes du régime des fiches. Mais la guerre, la vraie pierre de touche des valeurs, allait se charger de redresser la balance.

En août 1914, Philippe Pétain était colonel, commandant par intérim la 4<sup>e</sup> brigade d'infanterie. Il se distingua à

# « Silhouettes de guerre »

Charleroi et devint rapidement général de brigade (30 août 1914), général de division à titre temporaire (14 septembre 1914), général de division commandant le 33<sup>e</sup> Corps d'armée, qui devait se couvrir de gloire dans la région de Notre-Dame-de-Lorette (25 octobre 1914), général de division à titre définitif (20 avril 1915). Le 21 juin 1915 il recevait le commandement de la 2<sup>e</sup> armée, avec laquelle il devait mener, dans les conditions qu'on n'a pas oubliées, la grande offensive de Champagne. Aujourd'hui, il est à Verdun, où il a justifié toutes les espérances qu'on avait placées en lui.

Le général Pétain est une des figures les plus pittoresques de l'armée. Il est de ceux

sauter à la corde tous les matins avant de faire sa toilette.

Cette manie lui avait même valu, à Arras, un congé qui lui fut donné par un propriétaire affolé par les plaintes des voisins du militaire.

Ceux-ci, en effet, trouvaient que ce sport était peut-être excellent, mais fort désagréable pour ceux qui habitaient à l'étage au-dessous.

Ce fut alors que le colonel loua une maison avec jardin.

Le résultat de cet entraînement est d'ailleurs prodigieux, et tous ceux qui ont vu



- Ce boyau est terriblement contourné  
- Pas étonnant, le cuisinier a laissé tomber hier un litre de tord-boyau. («Le Pèlerin», 19 mars 1916).

gues et leurs souffrances, le sourire aux lèvres et la blague à la bouche.

Aussi est-il très populaire parmi les soldats, et dans une revue jouée au front, où la discipline n'empêche pas la liberté d'appréciation, un refrain disait :

### V'là Pétain, Gare au potin !

Le général Pétain a horreur de tout ce qui est publicité ; les portraits qu'on a de lui n'ont été obtenus que par la surprise de l'instantané.

On lui prête ce mot dit à un photographe : «**Pas la peine, ma g... ressemble à celle du comte Zeppelin.**»

On dit qu'il assiste à la bataille de Verdun assis sur le siège d'une auto blindée qui le transporte rapidement le long des positions, à l'abri de ses tôles d'acier.

### Quatorze chauffeurs en deux mois

Il a changé, en deux mois, quatorze fois de chauffeur, et l'un d'eux a déclaré :

— **Je veux bien me faire tuer par un Boche, mais j'ai pas envie de me casser la figure dans une bagnole.**

Et le grand chef ajoutait mélancoliquement en racontant cette anecdote :

— **Le pauvre diable est mort d'ailleurs dans la tranchée, tandis que je suis encore là.**

Il s'épargne peu et prend grand soin de ses hommes. Comme Napoléon, il pense que les troupes se battent avec l'estomac ; il veille donc soigneusement à la nourriture. Le jour où ses réserves contre-attaquèrent à Douaumont et reprirent le fort, les hommes venaient de toucher un repas chaud composé de soupe et de viande et arrosé de café bouillant.

# V'là Pétain, Gare au potin !

«**Le Pèlerin**» du dimanche 19 mars 1916, note à propos du Commandant en chef à Verdun : «**Ce général de cinquante-neuf ans est agile et leste comme s'il sortait de Saint-Cyr.**»

qui pensaient sans cesse à la guerre à une époque où beaucoup d'officiers de carrière songeaient trop à leurs affaires ou à leurs plaisirs.

### La résistance physique d'un chef

Il pesait chaque jour sa nourriture, raconte le *Petit Journal*, et il ne faut pas voir dans ce souci de petite maîtresse la moindre coquetterie. Certes non, il s'en expliquait du reste fréquemment avec ses amis, et leur disait :

— *Voyez les chevaux d'armes, on les tient en condition, on leur mesure la nourriture, on les entraîne ; pourquoi n'en fait-on pas autant pour les officiers ? La résistance physique d'un chef a au moins autant d'importance que ses connaissances militaires.*

Toujours sous l'empire de ses idées d'entraînement, le général avait l'habitude de

ce général de cinquante-neuf ans s'accordent à reconnaître qu'il est agile et leste comme s'il sortait de Saint-Cyr.

Récemment, en Champagne, on le vit parcourir cinq kilomètres au pas gymnastique, dans la terre détrempée, à la tête d'une compagnie de découverte.

Combien de fois ne s'est-il pas amusé à aller surprendre, un officier observateur sur son perchoir ou à provoquer un sergent au saut d'un fossé !

### Sous la pluie, devant les troupes

Il n'est jamais plus heureux que quand il est forcé de rester sans manteau, sous la pluie, devant les troupes.

Ces procédés en imposent aux troupiers, d'autant qu'il sait aussi partager leurs fati-